**UN POÈTE BELGE, FRANCOPHONE ET UNIVERSEL:
MAURICE CARÊME.
ANALYSE DE L'ANTHOLOGIE
LE MIROIR AUX ALOUETTES POUR LES ENFANTS**

Françoise Paulet Dubois
Agrégée de Français
Docteure en littérature française
de l'Université d'Almería (Espagne)

Résumé

*Après un bref itinéraire biobibliographique, je centrerai l'attention sur *Le Miroir aux Alouettes pour les enfants*. Son élément fondamental, l'enfance, est la toile de fond sur laquelle s'articulent deux axes organisateurs : le monde de la famille et de l'école, et la nature. Sur cette trame s'inscrivent les préoccupations spirituelles de Carême, qui démontrent la valeur humaniste de sa poésie. Je signalerai quelques images et symboles récurrents et certains détails qui caractérisent Carême comme poète de Belgique. Mais, en s'adressant à nous tous, Carême est universel, et sa langue est claire et naturelle. **Mots-clés** : Carême, poète, Belge, francophone, universel.*

Abstract

*After a short bio-bibliographical summary, we will focus on *Le Miroir aux Alouettes pour les enfants*. Its essential element, childhood, is the basic matter where appear two organizational axes: the world of family and school, and nature. In this scheme are inserted Carême's spiritual worries that demonstrate the humanistic meaning of his poetry. I will allude to a few recurrent images and symbols and to some items that typify Carême as a poet of Belgium. Nevertheless, as he addresses all of us, Carême is universal, and his language is clear and natural. **Keywords**: Carême, poet, Belgium, francophone, universal.*

61

***Qu'il me soit permis d'exprimer ici mes remerciements les plus sincères à Madame Jeannine Burny,
Présidente de la Fondation Maurice Carême, pour son amabilité et son aide constante.
Je voudrais aussi placer cette courte analyse sous l'invocation du poète arabe al-Farazdaq qui,
dans « Le vrai poète », proclame que « Les meilleurs vers sont ceux de l'homme le plus noble,
et les pires sont dits par les plus vils esclaves ». (Khawam, 5)***

Il convient tout d'abord de situer l'auteur dans le temps et de présenter quelques-unes de ses œuvres. Maurice Carême est né en 1899, à Wavre, dans la province belge du Brabant wallon. Enfant poète puisqu'il commence à écrire à 15 ans, il devient instituteur et, à 19 ans, il entre en contact avec des artistes du pays et dirige une revue littéraire. Il se passionne pour les mouvements surréalistes et futuristes, et publie *63 illustrations pour un jeu de l'oie*, *Hôtel bourgeois*, *Chansons pour Caprine* (surnom de son épouse), *Reflets d'hélices*. En 1930, il fait une découverte fondamentale : celle de la poésie écrite par les enfants. Ceci remet en question sa propre démarche poétique, et le ton de ses poèmes redevient très simple. Il consacre deux essais à ces textes d'enfants. Avec d'autres écrivains belges, il fonde en 1931 le *Journal des Poètes*. En 1933, il fait construire à Bruxelles la « Maison blanche », dans le style des maisons brabançonnes typiques, qui deviendra le siège de la Fondation, puis du Musée Maurice Carême. En 1935, son recueil *Mère* connaît un vif succès et inspirera au musicien Darius Milhaud sa *Cantate de l'enfant et de la mère*. En 1943, il décide d'abandonner l'enseignement et de se consacrer entièrement à son art. Cette année-là aussi, il se lie avec Jeannine Burny, pour laquelle il écrira plus tard *La bien-aimée*, et qui préside, aujourd'hui encore, la Fondation Maurice Carême. De 1954 à 1970, il fait plusieurs retraites à l'abbaye belge d'Orval. Dans le silence du monastère et de la campagne environnante, il approfondit la lecture des grands mystiques et philosophes européens et orientaux, et ceci transparaîtra également dans son œuvre. En particulier « les textes sacrés du Zen lui révèlent un monde prodigieux où sans cesse il touche à l'ineffable, à l'inexprimable, à l'essentiel, au divin. » (Burny, 1984, 1)

Poète belge d'audience universelle puisqu'il a été traduit dans de multiples langues (anglais, arabe, arménien, bulgare, chinois, espagnol, estonien, hongrois, japonais, néerlandais, portugais, russe, vietnamien entre autres) et mis en musique dans le monde entier, Maurice Carême a écrit plus de 80 recueils de poèmes (*La Lanterne magique*, *La Grange bleue*, *Fleurs de Soleil*, *Mer du Nord*, *Au Clair de la Lune*, *La Saveur du Pain*, pour ne citer que ceux-là), contes (*Contes pour Caprine*), des romans (comme *Médua*), des essais, et

traductions. Cette œuvre abondante, dont une partie sera publiée après sa mort, lui a valu de nombreux prix littéraires en Belgique et à l'étranger, et a donné lieu à différents essais, disques et films.

Celui qu'on appela « Maurice de Brabant », le « chantre de la nature », le « poète de la paix » ou encore le « poète au don d'enfance », est nommé « Prince en poésie » à Paris le 9 mai 1972. Il meurt à Bruxelles en 1978.

Centrons-nous à présent sur *Le Miroir aux Alouettes pour les enfants*, anthologie de poèmes publiée en 1982. Elle est particulièrement attachante pour son côté accessible : ses 63 poèmes en sont très clairs, immédiatement compréhensibles aux enfants, aux étrangers qui viennent de prendre contact avec la langue française. J'ai dit qu'elle était compréhensible, mais je n'ai pas dit qu'elle fût « niaise » pour employer une expression utilisée par les Canadiens, car sous les petits mots de tous les jours surgissent les images et, derrière elles, les pensées souvent profondes de l'auteur.

Le titre *Le Miroir aux Alouettes* a été choisi par les Éditions Saint-Germain des Prés pour publier en 1982 ce florilège. Un « miroir aux alouettes » c'est, d'après *Le Petit Robert*, « un engin composé d'une planchette mobile munie de petits miroirs que l'on fait tourner et scintiller au soleil pour attirer les oiseaux ». Au sens figuré, c'est « ce qui trompe, ce qui fascine ». *Le Trésor de la Langue Française informatisé* le définit comme un « engin de chasse ». Ce miroir aux alouettes, je le vois pour ma part ici comme un objet qui attire par l'éclat des poèmes, non pour prendre au piège, mais pour faire réfléchir, rêver, ou sourire, les lecteurs qui ont conservé une âme d'enfant. En effet, l'œuvre se déclare « pour les enfants ». Ce destinataire privilégié est aussi l'élément fondamental du recueil : il baigne dans l'enfance, celle du poète et celle des autres. Carême est un peu comme un enfant, il écrit comme écrirait un enfant, avec sa naïveté, sa transparence. Mais ne nous y trompons pas ! Il a une âme enfantine, mais le cœur et l'esprit d'un adulte ; si les mots qu'il emploie, les idées qu'il expose, se caractérisent par leur simplicité ou leur manque de nuances (comme le montre par exemple un relevé des couleurs¹), c'est qu'il va à l'essentiel.

Sur la toile de fond de l'enfance apparaissent deux axes organisateurs : le monde de la famille et de l'école, et la nature.

62

La famille, ce sont les êtres les plus chers, en particulier la mère : on sait que Carême consacra à la sienne de nombreuses pièces, et même un recueil tout entier, *Mère*, en 1935. Sa mère est un personnage fondamental dans sa vie et dans son œuvre. « À quoi jouais-tu, ma mère », par exemple, est une réflexion sur l'enfance de celle qui lui donna le jour : il l'imagine jouant et gambadant, mais sa bonté lui suggère l'idée qu'elle n'a pas pu être espiègle comme les autres fillettes, et qu'elle a toujours été une « maman ». Ce sont l'amour filial et l'admiration de Carême qui sont transposés ici. C'est la « maman » encore, qui apprend à l'enfant les grandes règles de conduite, comme celle qui assure que « Le silence est d'or ». Dans « Le cheval de verre », un roi fait la leçon au prince son fils et, dans « Le retour du roi », c'est la reine qu'on voit, « rose de joie » en retrouvant son époux : s'il n'a pas gagné la guerre, du moins en revient-il « vivant ». Associée à la famille apparaît la maison, lieu qui nous protège avec ses objets chaleureux comme « l'horloge » ou les « rideaux », et lieu de jeux et d'émotions comme dans « La peine ».

Le monde de l'école est doublement familier à Maurice Carême, puisqu'à ses propres souvenirs d'élève appliqué² s'ajoutent les expériences de l'instituteur qu'il fut pendant 25 ans. Il aime la vie de l'école mais refuse sa rigidité ou ses prétentions, comme dans « Fable », où il ridiculise les grands mots obscurs employés en botanique, face à la clarté du réel, ici le « chardon » qui fait les délices de l'« âne ». On rencontre dans ses pièces des écoliers pour qui les disciplines scolaires sont trop difficiles (« Les sciences ont la bouche noire », dit-il dans « Tout arrive »), et d'autres qui languissent sur leurs devoirs (« je demeure là/ À sécher comme un cancrelat/ Sur le problème que voilà », dans « Difficile ! ») Pourtant, l'effort reçoit sa récompense, comme on le voit dans « Si... » Certains font l'école buissonnière (« Le dauphin ») même si les « pensionnats » ont le « cœur bleu » (« Tout arrive »). La petite fille qui triomphe, je crois, dans le cœur du poète et dans celui du lecteur est « L'écolière » : l'écrivain se met à sa place pour se demander si, une fois accomplies toutes ses tâches, elle aura enfin un instant pour rêver.

Sous la plume de Carême, la nature est présente sans cesse, et sous toutes ses formes. Carême adore les animaux petits et grands, sauvages ou familiers: il les voudrait tous libres, comme le « dauphin », et son bestiaire est très abondant: à titre indicatif, un animal apparaît dans 22 des 63 titres rassemblés. Ses animaux, comme dans les fables, parlent, pensent et agissent à la manière des êtres humains, même si, pour mettre

1 Il montre une palette discrète et peu nuancée : blanc, noir, gris, bleu, rouge, rose, jaune, vert, brun, roux, or, argent sont les couleurs que j'ai recensées dans cette anthologie.

2 Jeannine BURNAY parle de l'école pour Carême comme du « symbole béni de l'enfance », dans « L'humanisme dans l'œuvre de Maurice CARÊME : *La flûte au verger* (1960) ». (1996, 7)

« la tour Eiffel » à la portée des enfants, il en fait une girafe. Les plantes sont ses grandes amies. Les fleurs odorantes et multicolores l'enchantent, mais il ne méprise pas la pauvre « ortie » qui n'est « ni jolie/ Ni parfumée » comme « Le thym ». Cette nature si variée, respectons-la, car tout se tient dans le cycle vital. « Et puis tout recommença » est, à cet égard, très proche du Lucrèce de *De Rerum Natura*. Tous les êtres, de la forêt et des oisillons des nids jusqu'au plus humble insecte — Carême le dit si bien dans « Petites vies » — ont leur place et leur rôle dans la création. Telle est la loi fondamentale de l'écologiste qu'il est du fond du cœur. Cet amour de la nature s'exprime aussi à travers les cinq sens : chez Carême, on voit et on regarde beaucoup, on écoute, on mange, on touche du doigt, et on aspire d'agréables parfums.

Cette poésie faite pour plaire aux enfants prend donc ses racines d'une part, dans la famille et l'école, et de l'autre, dans la nature. Dans cette trame viennent s'insérer les grands thèmes carêmiens. J'examinerai les plus graves, ceux qu'il évoque avec le plus d'insistance: la destinée humaine, l'horreur de la violence, l'amitié, la liberté, la sagesse.

Carême réussit la gageure de présenter avec clarté un sujet aussi profond que l'itinéraire vital de l'homme : il est symbolisé par « Les petits souliers », qui grandissent et deviennent luxueux ou solides selon les caractéristiques de leur propriétaire. Dans « Un œuf de merle », à partir d'observations banales, et de fil en aiguille, on en arrive à une question métaphysique: « à quoi servons-nous ? » Pour donner un sens à notre vie, contemplons et respectons l'univers dans toutes ses manifestations. Quant au plaisir de vivre, à l'acceptation du destin qui nous est réservé, Carême en parle à plusieurs reprises: « Le bouton de rose » ou « Pourquoi ? » qui clôt le recueil, en sont de bons exemples. Ce qui, par contre, fait horreur au poète, ce sont les armes, qui tuent hommes et animaux, et la guerre cruelle³, avec ses soldats gisant « dans l'herbe grise » (comme dans « Histoire de guerre ») et toujours absurde. Dans « N'en jetez plus », Carême déclare: « Les guerres, c'est toujours ainsi. / On ne sait pas bien contre qui, / On ne sait pas bien contre quoi/ (...) / Ni même pourquoi on se bat ». La haine de la guerre lui fait parfois perdre courage, comme dans « L'éléphant blanc », qui se termine sur ces vers désabusés: « Il est pour cela sur la terre/ Tant de jours noirs et tant de guerres ! »

Mais, pour ne pas garder dans la bouche cette amertume, parlons plutôt du sentiment qui inonde véritablement les vers de Maurice Carême: l'amour pour ses semblables, qui s'étend à la création entière. Dans « Dis-moi », le poète interroge plantes, animaux et êtres humains pour savoir vers qui chacun d'eux se dirige ; il serait si simple que l'homme réponde: « vers d'autres hommes ». La fraternité est une aspiration primordiale de Carême. Il chante sur tous les tons la générosité et la solidarité, et fait mieux que personne les louanges du partage. « La tranche de pain » met en scène un enfant qui donne à son « chien la moitié de son pain »; le geste du garçonnet est contemplé par « le monde entier » : c'est dire son importance. D'ailleurs, le mot n'entre-t-il pas dans l'étymologie de « copain » ou de « compagnon » ? Dans le petit poème intitulé « J'avais soif », l'auteur offre aux autres de quoi se nourrir, se désaltérer et se réchauffer. Cette communion fait le bonheur de celui qui reçoit, mais aussi de celui qui donne. « La dernière pomme » s'accroche à la branche pour ne pas abandonner son ami le « verdier » à l'entrée de l'hiver ; comme le dit ce fruit solidaire, « Il y va de mon cœur de pomme ». Dans « Partage », l'amour à offrir est même si grand qu'il fait peur ! « L'homme et le chien » sont si unis qu'ensemble ils forment « quelqu'un de très bon », et la tendresse et l'amitié qui règnent dans les textes de Carême prennent la forme d'un « sourire » universel dans les huit vers du « Sourire ».

Le thème de la liberté est une autre constante. Quel que soit le prix à payer, elle est le bien le plus précieux, nous dit Carême dans « Le bec brisé » ; l'« Espoir » même est un désir de libération pour « tous les prisonniers ». « La panthère » est un poème d'une grande beauté plastique qui montre comment la privation de liberté tue l'élan créateur du peintre; parallèlement, dans « Si j'étais poète », tout en se moquant de lui-même, il revendique le droit à la liberté totale d'imagination et de fantaisie pour le poète. De même, les cinq quatrains de « Liberté » sont une invitation au voyage, un chant dont la conclusion est cette phrase simple et belle : « Le monde appartient/ À ceux qui n'ont rien ».

Enfin, sagesse et mesure sous-tendent tout le discours carémien : « Au pêcheur » il recommande de ne pas être trop ambitieux et dans « Le fou » il montre qu'on doit parler à chacun dans des termes qu'il puisse comprendre. « Les éléphants » ou « Le corbeau m'a conté » démontrent que tout est question de point de vue. La prudence populaire et le bon sens de notre poète expliquent sans doute son goût pour les expressions proverbiales, ou les formules toutes faites, qui figurent dans des titres tels que « Le silence est d'or » ou « On ne doit pas s'étonner ».

Carême n'est pas un poète comme les autres. C'est un poète philosophe du quotidien et un poète ami. S'il pose parfois des questions délicates, il nous aide aussi à y répondre ; il nous illumine et nous console, comme seuls sont capables de le faire les êtres qui nous sont vraiment proches. Les sentiments et les inquiétudes

³ BURNY analyse les « sentiments existentiels qui le taraudent depuis le choc qu'ont représenté les horreurs des fascismes » dans « L'humanisme dans l'œuvre de Maurice Carême: *Complaintes* (1975) ». (2006, 9)

spirituelles qui colorent ces vers complètent le portrait d'un véritable humaniste.

Je voudrais maintenant signaler quelques images et symboles qui m'ont frappée dans *Le Miroir aux Alouettes*. Carême a dit: « La poésie est le pain de l'âme ». (Burny, 1996, 3) Une des images récurrentes dans ses textes est le pain. Je l'ai déjà montré à propos du thème du partage, dans « Une tranche de pain » et dans « J'avais soif », où il a une forte valeur symbolique. Comme dit Pierre Guiraud, « le pain n'est pas un simple aliment, c'est l'aliment par excellence et la nourriture de notre cœur et de notre âme ». (Guiraud, 63)

Dans ce dernier poème, « J'avais soif », l'auteur « pétri[t] une miche bleue ». L'adjectif désignant cette couleur si peu réelle pour un gros pain de campagne occupe la place centrale ; mise à part la nécessité de rimer avec « feu » et « veux », on peut voir dans ce choix une des préférences chromatiques de l'auteur, pour qui le bleu est un ton heureux. C'est chez Carême la couleur des « nappes à carreaux », du « cœur des pensionnats » (où il réfère sans doute à l'uniforme des internes et peut-être à leur innocence enfantine), de l'« éléphant », des « papillons », des « mandrills » et de l'« ombre ». Notons que ce bleu cher à Carême apparaît dans le titre d'une pièce de théâtre d'un autre Belge prénommé lui aussi Maurice. Je veux parler de *L'oiseau bleu* de Maurice Maeterlinck, qui symbolise la quête du bonheur.

Un autre élément qui revient plusieurs fois est la « pomme », qui n'est pas ici le fruit de la tentation, mais le savoureux fruit de nos vergers, dont la rondeur parfaite invite au partage. Un poème de Carême que nombre d'enfants belges ont appris par cœur à l'école primaire s'intitule « Bonté » et dit la joie de couper une pomme en deux pour en offrir un morceau en gage d'amitié. Dans le recueil qui nous occupe, j'ai déjà fait allusion à « La dernière pomme », solidaire du verdier qu'elle alimente. Un autre oiseau, le « corbeau », se nourrit de pommes par temps de neige (« Le corbeau m'a conté »), tandis que le « fou » parle avec « un superbe pommier ». « On ne doit pas s'étonner », non plus, que les « pommiers, au soleil, ne donnent que des pommes ». Rappelons que la pomme est un fruit fétiche également pour le peintre surréaliste belge René Magritte, puisqu'elle illustre plusieurs de ses tableaux⁴.

Comme je viens de citer deux artistes belges, Maeterlinck et Magritte, je voudrais signaler quelques détails sur l'inspiration belge dans cette anthologie.

64

Sans que l'on puisse véritablement parler, à propos de Maurice Carême, de « belgitude »⁵, ou d'un sentiment prononcé d'appartenance à la Belgique, il faut cependant reconnaître que mon petit pays est là entre les lignes de ce recueil : la faune et la flore, dont les représentants les plus aimables sont peut-être le « rouge-gorge » et le « liseron » ; la mer du Nord, que Carême aima tant⁶ et qu'on trouve dans « Le cheval de verre » et « Au pêcheur » ; certains objets comme la « nappe à carreaux », les « rideaux à embrasses » (qui portent le joli nom de « rideaux bonne femme ») ou le « ciel », souvent moutonné ou caché par des nuages gris.

Disons quelques mots de la forme des poèmes. Ce livre comprend 63 poèmes dont la longueur varie entre 8 (« Partage ») et 32 vers (« Histoire de guerre »), mais la plupart ont entre 10 et 20 vers. Ceux-ci, de 6 ou de 8 pieds, sont dotés de rimes, souvent riches, combinées de différentes manières (souvent suivies ou croisées), ou d'assonances. Carême aime les textes dialogués, les énumérations, les phrases exclamatives et interrogatives : cette variété syntaxique donne à ses poèmes un rythme vif et sautillant et une grande musicalité. C'est pourquoi, la brièveté des pièces et des vers aidant, la mémorisation et la récitation en sont aisées. Quant aux titres des pièces, souvent courts, ils ouvrent l'éventail des centres d'intérêt de Maurice Carême.

Dans la *Revue de la Fondation Maurice Carême*, on peut lire ces mots de l'auteur: « Pour moi, la grande poésie est celle qui dit des choses très graves et très profondes à l'aide de mots très simples. La poésie n'est certes pas un ornement de langue destiné aux esprits cultivés. Elle est la fleur du langage ». (Carême, 2006, 23) Ces phrases, qui ne sont pas dénuées d'un brin d'ironie envers les beaux esprits, expriment clairement les idées du poète : il ne s'adresse pas à l'élite, mais parle pour que tout le monde le comprenne. Ennemi de l'artifice, de la grandiloquence et des pirouettes littéraires, il déclare en effet : « Les vrais poètes portent en eux une sorte d'évidence lumineuse. On les reconnaît tout de suite à la simplicité de leur ton, à la rareté, la pauvreté voulue des images ». (Carême, 1996, 21) Et ailleurs: « Le poème n'est pas une expérience de laboratoire ou un travail de marqueterie ; son but consiste avant tout à émouvoir, à exalter ». (Carême, 1958, 4^{ème} de couverture) C'est pourquoi l'outil linguistique utilisé par Carême est d'une grande pureté : c'est une langue sans complexité, qui se donne au premier abord, et donc particulièrement apte à être travaillée en classe. Cette apparente facilité de création cache toutefois un labeur patient et exigeant. Carême manie la langue française avec habileté pour produire des vers rythmés et harmonieux, dotés tantôt du classicisme d'un La

4 Par exemple : *Souvenir de voyage* (deux versions), *Les jeunes amours*, *Les belles réalités*, *Le prêtre marié*, *Le réveille-matin*, *Le beau monde*, *Les verres fumés*, *La chambre d'écoute*, *Le fils de l'homme*, *L'aimable vérité*.

5 Mot forgé en 1976 sur le modèle de « négritude » par le sociologue Claude Javeau.

6 Il écrivit à Coxyde, sur la côte belge, les poèmes du recueil *Mer du Nord*.

Fontaine, tantôt d'une verve ou d'une immédiateté à la Prévert, passant d'une sorte de naturalisme poétique (comme dans le joli poème des *Flamants roses* où l'on trouve des formules telles que « Vit-on jamais dans le vent/ Rosier plus vibrant de roses/ Que ce bouquet de flamants roses ») à des associations inattendues, comme celle-ci: « un monde/ Où les moulins donneraient des chiens », dans « On ne doit pas s'étonner ».

Voici comment un autre Maurice belge, Maurice Grevisse, l'auteur du célèbre *Bon Usage*, résume l'art de Maurice Carême: « Maurice Carême écrivait bien, il aimait le beau français, clair, adroitement cadencé, irréprochablement correct, accordé au rythme du cœur ». (Burny, 2006, 5)

Carême est un poète belge de langue française, mais sa poésie ne se confine pas à la Belgique ou à la France, car c'est celle d'un humaniste. En outre, elle n'est pas ancrée dans l'instant, mais vibre des sentiments qui depuis toujours agitent l'homme ou la femme, l'enfant et le vieillard. C'est pour ces raisons qu'elle est universelle, et faite pour durer.

Bibliographie

ATILF. *Le Trésor de la Langue Française informatisé* <<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>> consulté le 4 mai 2014.

BURNY, Jeannine. 1984. *Revue de la Fondation Maurice Carême*, n° 25 (mars). Bruxelles.

BURNY, Jeannine. 1996. *Revue de la Fondation Maurice Carême*, n° 43 (septembre). Bruxelles.

BURNY, Jeannine. 2006. *Revue de la Fondation Maurice Carême* n° 52 (septembre). Bruxelles.

CARÊME, Maurice. 1982. *Le Miroir aux Alouettes pour les enfants*. Paris, Éditions Saint-Germain-des-Prés.

CAREME, Maurice. 1958. *Anthologie de l'audiothèque*. Bruxelles, chez l'auteur.

GUIRAUD, Pierre. 1961. *Les locutions françaises*. Paris, P.U.F.

KHAWAM, René. 1967. *La poésie arabe des origines à nos jours*. Verviers, Marabout Université.

REY-DEBOVE, Josette et REY, Alain (sous la direction de) 1993. *Le Petit Robert, dictionnaire de la langue française*. Paris, Dictionnaires Le Robert.